

AMIS DE LA MUSIQUE ■ La pianiste Katia Skanavi impose son silence

Une métaphysique du toucher

Le piano n'est qu'un outil, la musique est ailleurs. Dans une dimension au-delà du sensible rarement atteinte. Exception ce lundi sous les doigts de Katia Skanavi.

ROLAND DUCLOS

Cinq rappels ! Katia Skanavi n'est pourtant pas dans la performance. Si l'on fait abstraction des applaudissements saluant les Mazurkas op. 30 n° 2, 3 et 1, le Nocturne opus posthume et le Prélude de Chopin, on reste dans le droit fil de son récital. La jeune pianiste Russe ne se grise pas de succès facile. Elle joué un jeu dangereux mais complètement captivant pour le spectateur. Elle l'assume, le domine, le soumet à sa volonté.

Voilà Chopin, tout Chopin, que Chopin ! Le franco-polonais enfin exonéré de ce lustre romantique trop couçu et cousu de fil blanc, non plus policé par l'émotion à fleur de peau, et uniformément verni de bons sentiments. Mais un Chopin investi dans la matière sonore, percussif, dans l'exigence de la phrase assumée. Un jeu de distance et de pré-



DOMINATION. Katia Skanavi impose plus que le respect : le silence (Photo Jean-Louis Gorce)

sence, sonnante et léger. Une métaphysique du toucher dans la quête de rationalité et de maîtrise des œuvres d'un interprète rare. Ce phénomène du clavier, au sens fort, dépasse les apparences sensibles de l'écriture. Jamais satisfaite d'un positivisme de l'effet sonore, il lui faut obligatoirement en passer par l'essence qui le légitime. Il y a du rêve et du feu chez cette fille. Mais fondés sur l'effort et la domination. Elle touche, au-delà d'un imparable sang-froid et d'une technique sans faille, à la cohésion de la pensée pianistique. Elle dépasse le

plastiquement correct pour atteindre une sorte d'unité du savoir sonore dans la pureté de son rendu. Mais du subjectif, elle se garde de faire un absolu, se démarquant ainsi de trop référencés prédécesseurs. La Ballade op. 47 n° 3, lui appartient en propre. Comme la Sonate funèbre porte en elle l'empreinte de son interprète : inimitable, elle ne doit rien à quiconque. La célèbre Marche funèbre assume ce pari extravagant de s'investir dans des pianissimi étales d'apparence, quasi immobiles, mais d'une puissance et d'un relief à couper le souffle. Katia Skanavi re-

tient la note sur une éternité métaphorique. Le contrôle des cambrures harmoniques des Préludes op. 32 n° 5, op. 23 n° 2 et 7 de Rachmaninov en avive la suavité des contrastes jusqu'à la frénésie, dans l'éclat d'une passion qui s'affirme sans se trahir sur des phrasés dominateurs et pétris de pudeur avec les Études-tableaux op. 39 n° 1 à 6. Jusqu'à toucher à la féerie chromatique dans le Prélude n° 2. Katia Skanavi a forcément longtemps mûri la musique avant de la livrer sans retenue. C'est-à-dire avec infini de pudeur vraie. ■